Document generated on 10/12/2024 12:31 a.m.

Recherches féministes

Sarah Bélanger, *Les soutanes roses, portrait du personnel pastoral féminin au Québec*

Jo Lessard

Volume 3, Number 2, 1990

L'autre salut

URI: https://id.erudit.org/iderudit/057619ar
DOI: https://doi.org/10.7202/057619ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)
1705-9240 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lessard, J. (1990). Review of [Sarah Bélanger, *Les soutanes roses, portrait du personnel pastoral féminin au Québec*]. *Recherches féministes*, *3*(2), 206–208. https://doi.org/10.7202/057619ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sarah Bélanger : *Les soutanes roses, portrait du personnel pastoral féminin au Québec.* Étude réalisée pour le groupe Femmes et ministères, Montréal, Bellarmin, 1988, 296 p.

Personne n'oserait contester la place importante que tiennent les femmes dans l'Église catholique depuis deux mille ans... comme bénévoles. On sait aussi que l'Église réserve traditionnellement ses postes salariés aux hommes. Depuis quelques années toutefois, la situation évolue : de plus en plus de Québécoises y effectuent des tâches pastorales rémunérées. Qui sont-elles, d'où viennent-elles, de quel travail sont-elles chargées et comment évaluent-elles leurs conditions de travail? Nous ne disposions d'aucune recherche systématique à ce sujet avant la publication de l'étude sociologique de Sarah Bélanger : *Les soutanes roses, portrait du personnel pastoral féminin au Québec.*

En effet, ni les recherches sur les femmes protestantes, ni celles effectuées auprès des catholiques américaines ou françaises ne pouvaient rendre compte de la situation des **femmes catholiques francophones rémunérées par l'Église du Québec pour des tâches pastorales**[1]. Quant aux différentes enquêtes québécoises et canadiennes, elles avaient bien révélé quelques éléments majeurs (baisse du nombre de prêtres, engagement à temps plein comparativement plus fréquent pour les hommes que pour les femmes, concentration des femmes autour des tâches d'éducation chrétienne et d'action sociale, majorité de femmes inscrites dans les facultés de théologie), mais restaient muettes sur la nature du travail et sur la personnalité des femmes engagées. Voilà du moins ce dont nous convainc l'excellente synthèse que nous propose Sarah Bélanger, en première partie de son ouvrage, pour situer la problématique que voulait lui voir adopter le groupe Femmes et ministères[2].

Son étude, descriptive et exploratoire, visait, par un questionnaire de 80 questions, l'ensemble des femmes francophones occupant, au 30 septembre 1985, un poste en pastorale rémunéré par l'Église catholique du Québec. Elles furent 614 à fournir les données nécessaires à l'analyse, dont voici quelques résultats.

Qui sont ces femmes?

Avec une moyenne d'âge de 47 ans, elles proviennent surtout de milieux ouvriers ou agricoles; presque la moitié sont religieuses et la majorité des autres sont mariées et mères d'au moins un enfant. D'un niveau de scolarité relativement élevé (les deux tiers ont plus de 15 ans d'études, soit dans un domaine religieux [12 %], dans un domaine non religieux [22 %] ou dans les deux [61 %]), elles ont en moyenne 13,3 années d'expérience de travail rémunéré hors de l'organisation ecclésiale, 5,4 années d'expérience à l'intérieur de celle-ci et ont déjà investi une dizaine d'années comme bénévoles dans et hors de l'Église.

Quel genre de postes détiennent-elles?

La moitié des femmes consultées occupaient des postes à temps plein, détenus majoritairement (70 %) par des religieuses. Parmi les trois types de lieux de travail

examinés[3], c'est au niveau des paroisses que l'on retrouve le plus d'emplois à temps partiel. En ce qui concerne les titres reliés à ces postes, la variété est de mise : 326 appellations différentes pour 614 travailleuses interrogées! La distinction en deux grandes catégories, «animatrice» et «responsable», permet de constater que seulement 3 % des postes occupés par des femmes en paroisse (38 % dans les diocèses et 29 % dans les mouvements) relèvent de la catégorie «responsable» et que la majorité de ceux-ci sont détenus par des religieuses. Comme tâches pastorales principales mentionnées, l'animation (49 %) et l'organisation (24 %) reviennent plus souvent que la formation (8 %), l'accompagnement (7 %) et l'élaboration des orientations (3 %).

Quelques faits à noter...

Parmi les répondantes, 30 % sont les premières à occuper le poste qu'elles détiennent, 47 % ont remplacé un homme et près de la moitié affirment exercer aussi des tâches non pastorales (secrétariat, entretien, etc.) dans le cadre de leur emploi; la plupart travaillent une dizaine d'heures supplémentaires par semaine, non rémunérées; six femmes sur dix se disent insatisfaites de leur salaire, mais 1 % seulement des répondantes invoquent les besoins financiers comme raison majeure les poussant à exercer leur travail pastoral. Les raisons les plus courantes sont : exprimer sa foi, contribuer à l'évolution de l'Église et aider les autres.

Fait significatif du mode de recrutement de l'Église, seulement 3 % des répondantes ont obtenu leur emploi en réponse à une annonce dans les journaux! Les autres ont été directement sollicitées ou ont pris l'initiative de postuler. On peut penser aussi que le statut civil influence l'embauche pour les postes à temps plein : le salaire nettement inférieur des religieuses (41 % de moins que les laïques) expliquerait leur surreprésentation à ces emplois.

Les problèmes rencontrés au travail ont trait au manque de ressources et d'argent (41 %), aux structures et aux lois de l'Église (37 %), aux relations avec le curé ou le supérieur (24 %) ainsi qu'au refus du milieu ou des laïques à accepter une femme (10 %). Quant aux changements pour lesquels les répondantes se disent favorables, ils concernent entre autres les structures de l'Église et le rôle que les femmes y jouent, l'attitude de l'Église envers les personnes divorcées et remariées ainsi que sa position sur la contraception et le divorce; une majorité souhaite le *statu quo* concernant sa position sur l'avortement.

Bien entendu, l'étude de Sarah Bélanger utilise des données remontant à déjà plus de quatre ans; elle exclut aussi toutes les femmes travaillant en pastorale mais dont le salaire est versé par des commissions scolaires; ne s'intéressant qu'à la situation des femmes, elle ne nous permet pas de cerner où sont leurs ghettos, de comparer leur nombre, leur scolarité, leur degré de satisfaction, leur salaire, leurs responsabilités ou leurs espoirs à ceux des hommes exerçant des tâches pastorales rémunérées par l'Église. Limites d'ailleurs reconnues par l'auteure. Mais son objectif majeur est largement atteint : elle nous fait enfin voir ces femmes dont la présence était jusqu'alors connue, mais dont le visage l'était beaucoup moins. Au-delà de son

titre humoristique et de son analyse rigoureuse, l'ouvrage de Sarah Bélanger fournit de nombreuses pistes de réflexion qui, à elles seules, en justifieraient la consultation.

Jo Lessard
Étudiante au doctorat et chargée de cours
Faculté de théologie
Université Laval

Notes

1. Une tâche pastorale est une tâche de service, régulière ou périodique, reliée à la vie chrétienne et acceptée par l'autorité religieuse. Elle ne couvre pas les tâches dites techniques, telles que l'entretien ou le secrétariat.
2. Réseau autonome de femmes engagées en Église, créé à Montréal en 1982 dans le but d'améliorer la condition des femmes en Église.
3. Il s'agit des 21 **diocèses** du Québec, eux-mêmes divisés en **paroisses**, et de certains **mouvements** catholiques qui, malgré une structure indépendante, reçoivent du financement des diocèses.

Louise Malette et Marie Chalouh (sous la direction de) : *Polytechnique, 6 décembre*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1990, 191 p.

Quarante-neuf textes pour se souvenir du massacre de Polytechnique. Textes écrits à chaud et parus dans divers journaux en décembre 1989, ou écrits spécialement pour ce recueil, en janvier et février 1990, une fois la poussière médiatique retombée. Quarante-neuf textes regroupés sous les rubriques : «Un crime sans mobile?», «Les mots qui font peur», «Une histoire qui se répète», «Violence : petite et grande folie», «Magistère et magistrature».

Cet ouvrage, qui fait état de l'anti-féminisme du tueur et de plusieurs autres hommes ainsi que du machisme des funérailles religieuses, et qui reconnaît que toutes les femmes se sont senties personnellement touchées, qu'elles ont «pris ça personnel», qu'elles ont été profondément blessées et que toutes ont été scandalisées de l'accusation de récupération de l'événement lancée aux féministes, apporte somme toute peu d'éléments nouveaux. Mais là n'était pas son objectif. Il fallait dire l'événement, répéter sa colère, histoire de ne pas oublier. Répéter en effet : d'un texte à l'autre, de nombreuses convergences, pour ne pas dire redondances.

Malgré l'intention des coordinatrices de présenter une analyse de l'événement, le livre propose surtout des témoignages, dont certains sont par ailleurs très beaux. Il faut dire que la brièveté des textes inédits, qui font rarement plus de six pages, ne favorise pas la profondeur de l'analyse; cela vaut également pour les textes déjà parus dans les journaux, qui ont parfois été tronqués. Les courts délais accordés aux